

16° Z

12531

(135)

Allah
Laroui

L'histoire du Maghreb

II

L'équilibre de la décadence □ Croisade d'Occident □
Deux réactions, deux pouvoirs □ Dans l'attente □
Le Maghreb colonial □ Pression européenne & résis-
tance primaire □ La colonisation triomphante □ Le
Maghreb renaissant □ L'héritage & la reprise □

FM / petite collection maspero

petite collection maspero

439
Av. 76

6° z
2534
(135)

centric collection map

L
U
II

FR.
L.
PA
197

Abdallah Laroui

L'histoire du Maghreb
Un essai de synthèse

II

FRANÇOIS MASPERO

1, place Paul-Painlevé, 5°

PARIS

1975

DL * 20 1 1975 - 0 0 4 6 5



III

L'équilibre de la décadence

10. Croisade d'Occident

Les deux siècles qui séparent l'échec de la tentative impériale d'Abū 'Inān et les défaites presque contemporaines des Espagnols à Tunis (1574) et des Portugais à al-Qasr (1578) forment une époque de profonde décadence, et il se peut fort bien que, pour cette raison même, elle soit l'une des périodes les plus significatives de l'histoire maghrébine. Il sera facile de constater que le tableau qui va être brossé présente une grande ressemblance avec celui du XIX^e siècle, et même du XX^e, dans certaines parties du Maghreb, de telle manière qu'on comprendra aisément comment on a pu voir dans cette ressemblance le signe d'une histoire statique. On a cru tenir là la structure fondamentale d'une société et d'une psychologie collectives ; pourtant, il faudra rappeler que cette structure n'est nullement éternelle, mais le résultat d'une évolution bien définie. Le jugement désabusé d'Ibn Khaldūn sur son époque paraît en effet pleinement se justifier : un Etat qui se disloque, une agriculture qui recule, un commerce intérieur qui s'arrête, la montagne qui se ferme, la terre maghrébine semble s'offrir d'elle-même aux conquérants proches ou lointains. La dialectique inexorable de la décadence et de la ruine fonctionne à plein, à l'intérieur même des Etats où les acquisitions de la vie urbaine s'effacent une à une, où le pouvoir s'éparpille entre les chefs des mercenaires, transformés d'abord en féodaux puis, le recul de l'agriculture aidant, en purs chefs de tribus soucieux de leur subsistance et de celle des leurs.

Cet affaiblissement appelle l'intervention extérieure, qui à son tour aggrave le déséquilibre et le perpétue. Le poids de l'étranger sera tellement décisif que c'est finalement de son propre destin que dépendra celui du Maghreb ; les solutions qui seront essayées pour faire redémarrer la mécanique sociale, momentanément efficaces, seront à la longue inopérantes à cause de cette présence étrangère, qu'elle ait été à l'origine imposée par la force ou appelée par les Maghrébins eux-mêmes. Rien ne symbolise mieux cette décadence du Maghreb que l'extrême aridité, futilité

pourrait-on dire, de l'historiographie de cette période¹. Tant que les monarchies avaient subsisté, il s'est trouvé des écrivains et des poètes de cour qui continuèrent à célébrer en vers pompeux et en prose rimée des faits d'armes, à peine dignes d'être mentionnés dans les chroniques familiales. Inconscients, et pour cause, des menaces qui prenaient forme de l'autre côté de la Méditerranée, ces historiens de fortune faisaient semblant de se passionner pour les fausses victoires des derniers Marīnides ou Ḥafṣides sur des Zayyānides de plus en plus démunis. Ce n'est donc pas de ce côté-là qu'on pourrait avoir une idée de la structure du Maghreb décadent. Plus l'Etat se disloque, plus l'historiographie se localise : chefs de tribus, chefs de zawiya-s-sharīf-s ont leurs fidèles qui décrivent leurs gestes². Cette littérature, couplée à celle du Fiqh appliqué³ qui s'épanouit à l'époque, pourra seule nous permettre de nous approcher des réalités politico-sociales ; elle n'a malheureusement pas encore fait l'objet d'études systématiques. Les récits, en langues étrangères⁴, auxquels ont donné lieu les expéditions ibériques ne sont pas de meilleur aloi que l'historiographie arabe ; à leur manière, ils représentent une légende dorée de l'aristocratie espagnole ou portugaise ; leur défaut majeur cependant, c'est de rester en marge de la vie maghrébine ; ils nous renseignent sur des chefs locaux, dont les comportements et les paroles sont vus et rapportés sous une lumière déformée. Seule une étude préalable de la littérature juridique arabe rendrait possible une interprétation adéquate de quelques renseignements utilisables que nous offrent ces

1. Cette remarque est valable même pour le récit d'Ibn Khal-dūn (cf. règne d'Ibrāhīm, abū Sālim dont il était le secrétaire particulier), à plus forte raison pour un Ibn al-Aḥmar ou un Ibn Abī Dīnār (*op. cit.*). Voir aussi MUH. AL-KARRĀSĪ (?), 'Arūs al Masā'il..., Rabat, Imp. royale, 1963.

2. Comme la *Dawḥat an-Nāshir...* d'IBN 'ASKAR (m. 1578), *Arch. Mar.*, XIX, 1913 ; traduite en anglais par T. H. WEIR, *The Shaykh-s of Morocco in the XVIIth Century*, Edimbourg, 1904 ; ou le *Nashr al-Mathānī* d'AL-QĀDIRĪ (m. 1773/1187), trad. franç. in *Arch. Mar.*, 1913-1917.

3. Comme le *Mi'yār* d'AL-WANSHARISĪ, jamais encore étudié du point de vue de l'histoire sociale.

4. Voir les indications données dans les *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, édité par H. de Castries (série Portugal) : différents articles bibliographiques de R. RICARD dans *Hesperis*, dont certains furent repris dans *Histoire des Portugais au Maroc*, Coïmbra, 1955 ; F. BRAUDEL, « Les Espagnols en Algérie », *Histoire et Historiens de l'Algérie*, Paris, 1931, p. 234-250 notamment ; *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au xv^e siècle*, pub. et trad. par R. Brunschvig, 1936.

récits ibériques. Toutefois, parmi les ouvrages en langues étrangères de cette époque, une œuvre de premier plan nous est parvenue : celle de Jean Léon l'Africain ⁵, dont la destinée symbolise presque la situation d'une certaine élite maghrébine isolée, désespérée et sceptique. D'origine andalouse, élevé à Fès, capturé en Méditerranée, baptisé à Rome, il donna à ses nouveaux coreligionnaires une description étonnamment exacte d'une bonne partie du nord de l'Afrique, qui servira jusqu'au XIX^e siècle à dresser les plans de toutes les explorations et de toutes les conquêtes européennes. Le tableau qu'il nous laisse est valable surtout pour le XV^e siècle ; il ne pourrait toutefois être pleinement profitable que si, au lieu d'une description statique, on l'interprétait comme le résultat d'un processus, ce qui malheureusement n'a pas encore été tenté depuis l'étude de L. Massignon, vieille de plus d'un demi-siècle. Les Maghrébins du passé n'aimaient pas cette période, la remarque est encore valable pour ceux d'aujourd'hui ; pourtant ce qu'on appelle la « structure tribale », qui est celle de la décadence, ne gagnera jamais en intelligibilité si cette période devait rester ainsi négligée.

I

A. Décadence maghrébine, offensive ibérique sont les deux événements majeurs de cette époque ; leur histoire se déroule en deux étapes : la première se caractérise par l'affaiblissement du Maroc marīnīde et la prééminence portugaise dans la politique d'expansion ibérique ; la seconde par la décadence générale du Maghreb et la prépondérance espagnole.

La seconde moitié du XIV^e siècle (VIII^e S.H.) avait vu s'établir un équilibre entre trois monarchies affaiblies ; au XV^e, tandis que Marīnīdes et Zayyānides continuaient à s'affaiblir, l'Ifriqiya connaissait un renouveau qui allait la prémunir pour un temps contre les interventions étrangères, mais peut-être aussi l'empêcher le moment venu

5. *Description de l'Afrique*, nouvelle trad. par A. Epaulard, Paris, Maisonneuve, 1956. Voir l'introduction de l'étude de L. MASSIGNON, *Le Maroc dans les premières années du XVI^e siècle*, Alger, 1906 ; MAHDI AL-HAJWI, *Hayāt al-Wazzān al-Fāsī*, Rabat, 1935 ; R. MAUNY, « Note sur les Grands Voyages de Léon l'Africain », *Hesperis*, 1954, XLI, p. 379-394.

de trouver en elle-même les moyens d'assurer son salut, la menace ennemie ayant entre-temps démesurément grandi.

Au Maghreb marīnīde, la tendance à la fragmentation n'a pas cessé de se renforcer durant les dernières décennies du XIV^e siècle, aggravée par deux nouveaux éléments : le rôle prééminent des vizirs, dû à leurs liens de famille et à leurs Iqtā'-s, les intrigues continuelles des Zayyānides, des émirs de Grenade et de l'Espagne. Déjà Abū 'Inān sur son lit de mort fut achevé (1358/759) par son vizir al-Fūdūdī, pour assurer la succession au trône à son candidat ; un autre vizir, Ibn Māsāī, lui opposa un autre candidat ; finalement c'est un troisième, Ibrāhīm (Abū Sālīm), qui l'emporta en 1359/760, grâce à l'aide du roi de Castille, Pierre le Cruel. Il se débarrassa d'al-Fūdūdī, mais un peu plus tard un autre ministre, 'Umar b. 'Abdallah⁶, soutenu par le chef de la milice chrétienne, le fait remplacer par Tāshfīn, l'un de ses frères et le moins fait pour régner, car une longue captivité en Castille l'avait rendu plus ou moins débile d'esprit. En 1366/768, avec 'Abd al-'Azīz, un essai de redressement se fait jour : les vizirs envahissants sont éloignés ou exécutés ; al-Hintātī, puissant seigneur de l'Atlas presque indépendant, est réduit à l'obéissance en 1370 ; une politique offensive contre Tlemcen se dessine à nouveau. Le royaume marīnīde est donc reconstitué en 1372, mais le souverain disparaît la même année et, sous le règne de son fils, as-Sa'īd, la compétition entre les vizirs reprend. Les intrigues naşrides aboutissent à l'intronisation d'Aḥmad al-Mustansīr qui agit comme un simple exécutant des ambitions de Grenade. Cela n'empêcha pas l'émir andalou de lui susciter un compétiteur sous la pression du vizir Ibn Māsāī éloigné de la cour ; Aḥmad se retire une première fois avant de revenir en 1387/789 et, avec l'aide des Ma'qil qui tiennent la région de Sijilmāsa, il reconquiert son trône et exécute le ministre intrigant ; il rétribue ses alliés ḥilāliens en leur permettant d'accéder aux plaines atlantiques tout en gardant leurs privilèges dans le Sud marocain. A la mort d'al-Mustansīr en 1384/786, la lutte des vizirs reprend de plus belle jusqu'à ce que l'un d'eux, membre de la famille waṭṭāside, prenne sous sa protection le dernier émir marīnīde, 'Abd al-Ḥaqq, et gouverne à sa place.

6. Lui aussi porte l'ethnique al-Fūdūdī, le premier s'appelait Ḥasan b. 'Umar (cf. A. NĀŞIRĪ, *op. cit.*, IV, p. 3, 37).

Pendant toute cette période, les Marīnīdes ne cessent d'intervenir dans le royaume voisin et lui imposent, malgré leur faiblesse, leur tutelle directe ou indirecte, ce qui signifie simplement que les mêmes éléments politiques étaient à l'œuvre dans les deux pays. Mūsā II avait pu, ayant vécu longtemps et profité des difficultés des successeurs d'Abū 'Inān, réorganiser son royaume : dès 1360 cependant, il doit faire face à une attaque d'Ibrāhīm (Abū Sālim) et évacuer sa capitale. Celle-ci est conquise une seconde fois en 1370 par 'Abd al-'Azīz. Quand l'émir de Fès est trop faible pour intervenir directement, il installe un prince zayyānide vassal. Ce fut le cas d'Abū Tāshfīn II, qui prit le pouvoir en 1388/791, et d'Abū Zayyān II en 1394/797. Ces princes vassaux ne restaient pas longtemps fidèles, mais le Marīnīde avait toujours sous la main un prince fugitif, qu'une aide en argent et en soldats transformait rapidement en candidat sérieux. A défaut de cela, une conquête directe de Tlemcen était toujours possible. Aḥmad al-Mustansir la conquiert durant chacun de ses deux règnes. Le dernier effort de gouvernement direct fut celui de 'Uthmān III (1401/804) ; après de nombreuses péripéties, il finit par imposer 'Abd al-Wāḥid (Abū Mālik) (1411-814), qui essaya de trouver une issue à sa situation inextricable en se tournant vers l'est ; malheureusement pour lui, l'Ifrīqiya était alors en pleine renaissance, et le royaume zayyānide, en échappant à la tutelle marīnīde, tomba sous la coupe de ses voisins ḥafṣides. Remarquons que, durant cette période, le royaume marīnīde fut souvent tronqué de sa partie méridionale et que son contrôle sur Tlemcen ne fut jamais assuré, ces deux faits s'expliquant par l'importance grandissante des Ma' qil, qui étaient devenus la force essentielle du Maghreb moyen, avant d'étendre leur domination plus au sud, dans le Sahara occidental. Pendant ce temps, l'Ifrīqiya avait fini par retrouver un calme relatif. Après le départ d'Abū 'Inān, Ibn Tāfrāgīn régna en maître absolu jusqu'en 1364-5/766. A sa mort, les luttes entre Almohades, Andalous et Arabes bédouins s'étaient accentuées ; chaque gouverneur se déclara indépendant ; Ibrāhīm II et son fils Khālīd II n'essayèrent même pas de faire obstacle à ce mouvement de dislocation jusqu'à ce que le gouverneur de Constantine, Aḥmad, neveu d'Ibrāhīm II, se révoltât contre son cousin et vînt conquérir Tunis en 1370/772. Il mit un peu d'ordre dans le royaume, réduisit à l'obéissance toutes les villes autonomes — Sousse,

Mahdiya, Gabès —, reconquit Jerba et le Jarīd et révoqua toutes les dotations territoriales. En fin de compte, il réussit là où les deux souverains marīnīdes avaient échoué et prépara ainsi la voie au redressement qui allait s'opérer sous 'Abd al-'Aziz (Abū Fāris) au début du xv^e siècle.

B. Au moment où le Maghreb se perdait en luttes stériles, d'autant plus acharnées qu'elles se déroulaient dans un domaine de plus en plus réduit, les puissances méditerranéennes (Aragon, Castille, Portugal), aidées par les villes-Etats de l'Italie, se renforçaient économiquement et militairement, toujours animées de l'esprit des croisades. Celles-ci avaient fini à l'est par un échec, mais dans l'ensemble elles avaient été une bonne affaire économique et avaient surtout porté un coup fatal au commerce musulman en Méditerranée. Tout poussait les Etats chrétiens à poursuivre la lutte partout où dominait l'islam : les expéditions lointaines servaient à la fois à remplir les coffres royaux — du moins au début — et à occuper l'Eglise et l'aristocratie. Or, au xiv^e siècle, l'événement majeur dans l'Orient méditerranéen, c'était l'avance turque ; la première attaque sérieuse contre Constantinople date de 1337, après que Brousse fut prise en 1326 ; cette tentative ayant échoué, les Turcs amorcèrent un vaste mouvement tournant, passant en Europe et isolant peu à peu la capitale byzantine pour finalement l'étouffer. Cette avance turque en terre européenne poussait le pape à lancer appel sur appel en faveur d'une croisade. Les Ibériques accueillaient avec sympathie ces appels, mais au lieu d'aller combattre les musulmans si loin, ils préféraient attaquer l'Islam occidental qui avait encore un point d'appui dans leur péninsule. A partir de 1340, les Marīnīdes ne pouvaient plus intervenir militairement en Espagne ; des contingents marīnīdes continuaient certes à former la plus grande partie de l'armée à Grenade, mais ils n'agissaient pas autrement que les membres de la milice chrétienne qui servaient au Maroc : ils étaient de simples mercenaires.

La conséquence de cet état de choses fut une série d'attaques contre les ports maghrébins. L'Ifrīqiya avait connu de pareilles descentes sous les Zīrides, les Almohades l'en avaient délivrée ; elles reprirent durant la première période d'affaiblissement hafside, surtout après 1270 ; sous al-Mustanşir II, la flotte sicilienne, sous la conduite de l'amiral Roger de Lauria, attaqua l'île de Jerba plusieurs

fois et finit par l'occuper (1286) ; elle ne fut libérée qu'en 1335 sous Abū Bakr II ; les îles Kerkenna furent aussi conquises, et Mahdiya attaquée plusieurs fois, quoique sans succès. Dans l'Ouest maghrébin, deux expéditions coïncidant avec de graves crises politiques avaient symbolisé le début de cette nouvelle ère : en 1234/632, sous l'Almohade ar-Rashīd, les Gênois assiégèrent Ceuta et ne se retirèrent qu'après avoir obtenu une forte indemnité⁷, et en 1260/658, au moment où la lutte était indécise entre Almohades et Marīnīdes, les Castillans attaquèrent Salé et l'occupent pendant deux semaines. A la fin du XIV^e siècle, les descentes chrétiennes redoublent de fréquence à la fois à l'est et à l'ouest : en 1355, les Gênois attaquent et conquièrent pour une brève période Tripoli ; en 1390, une expédition franco-génoise est montée contre Mahdiya ; en 1399, les Aragonais s'attaquent à Bône et les Castillans à Tetuan, qui fut complètement détruite. Pendant le XV^e siècle, l'Ifrīqiya en pleine reprise va échapper à ces attaques, tandis que le Maghreb occidental, de plus en plus faible, fera l'objet d'une véritable politique d'expansion.

Ces premières attaques des XIII^e-XIV^e siècles montrent une connaissance précise de la situation politique : elles se font de plus en plus nombreuses et hardies dans les périodes de crise ; connaissance due aux relations avec l'émirat de Grenade et à l'activité des commerçants génois dont le rôle dans la Reconquista espagnole fut important, quoique souvent passé sous silence. A l'arrière-plan de ces coups de main, à première vue fruits du hasard, on décèle un mobile précis : le contrôle du commerce méditerranéen. Celui-ci ayant été monopolisé par les Italiens et les Ibériques, les Maghrébins, incapables de défendre leur propre commerce, eurent recours à la course comme les Anglais le firent deux siècles plus tard contre le monopole espagnol. La course, organisée en particulier à partir de Bougie, fut une forme de guerre, destinée à répondre à la quasi-impossibilité pour les Maghrébins d'avoir un commerce régulier en Méditerranée à partir du XIII^e siècle. Quand il s'agira de porter un jugement sur la piraterie des siècles ultérieurs, il ne faudra pas oublier ses causes lointaines

7. La ville, autonome à l'époque, dut payer 400 000 dinars. Malgré ses exagérations évidentes, le texte de MUḤ AL-QĀSIM AL-ĀNṢĀRĪ, *Ikhtisār al Akhbār*, édité par Lévi-Provençal, *Hesperis*, 1931, XII, donne néanmoins une idée de l'opulence de Ceuta.

dues pour une large part à l'asphyxie des ports maghrébins qu'aucune négociation de paix ne pouvait à l'époque sauver.

Et c'est pour rendre encore plus total le contrôle italo-ibérique sur le commerce méditerranéen, que la politique des coups de main — de dissuasion, dirait-on aujourd'hui — fit place à la conquête des ports maghrébins, grandement affaiblis par le marasme commercial du ^{xiv}^e siècle. Ce sont les Portugais — poussés et conseillés par les Génois — qui vont faire le premier pas dans l'ouest du Maghreb. Par intérêt politico-économique (compétition avec les Castillans) et par ferveur religieuse, le roi Jean I^{er} organisa l'expédition de Ceuta qui ne présentait d'ailleurs que peu de difficultés, vu la faiblesse politique et militaire des Marīnīdes en 1415/818⁸. Les premières tentatives de délivrance — œuvre de 'Uthmān III en 1419 — n'aboutirent pas, et Ceuta, qui si souvent se révolta contre ses souverains marocains et se déclara indépendante, suivit ainsi le destin de l'Andalousie. Conquise, la ville perdit tout intérêt en dehors du butin de guerre, qui a dû être très important. Vidée de ses habitants, coupée de son arrière-pays, d'un port florissant, elle devint une ville de garnison qui allait coûter de plus en plus cher au Trésor portugais ; c'est que le but principal n'était pas tellement de conquérir Ceuta que d'isoler les Maghrébins de la Méditerranée ; et, avec le temps, cette politique allait gagner en évidence et en continuité. L'expédition de Ceuta allait rester un fait d'armes isolé jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle. A cette date, le Portugal était encore une grande puissance maritime, la Castille avait repris les traditions catalanes et siciliennes et conquis Grenade ; les deux puissances ibériques se partagèrent alors les côtes maghrébines qu'elles contrôlèrent sans conteste durant la première moitié du ^{xvi}^e siècle. Le Maghreb fut l'objet d'une certaine politique, clairement conçue par les contemporains, mais pour nous malaisément définissable. Première forme de colonialisme ? Reprise de la croisade chrétienne ? Simple conséquence d'une rupture de l'équilibre des forces dont les Etats puissants auraient

8. Comparer avec la version portugaise (de Zurara par exemple) les considérations qu'on lit dans A. NĀSIRĪ, *op. cit.*, IV, p. 92, sur l'accord intervenu, des années avant la chute de Ceuta, entre l'émir et les marchands génois et portugais, et qui laissait à ces derniers totale liberté dans les limites du port, ainsi extrait à la surveillance de la population, ce qui rendait la conquête d'autant plus facile.

profité presque à contrecœur ? Ces points de vue, qui tous comportent des jugements de valeur, ont tour à tour été soutenus avec des raisons suffisamment solides. Les aspects économiques de la politique ibérique sont certains, mais ils sont chez les Portugais plus évidents que chez les Espagnols ; le déséquilibre mécanique des forces est incontestable — nous l'avons amplement démontré —, les intrigues diplomatiques et les alliances politico-militaires, qui nous paraissent maintenant et paraissaient déjà à ceux qui vécurent deux siècles plus tard presque impensables, en sont la preuve ; l'aspect religieux, surtout dans la période 1470-1550, est aussi indéniable. Toutefois, si l'on doit définir cette politique dont le Maghreb fut l'objet pour rendre les événements intelligibles, on est obligé de tenir compte à la fois de l'influence déterminante de l'Eglise, qui se chargeait alors de donner à la politique des Etats chrétiens une certaine harmonie, et de la manière dont en fin de compte allait réagir la majorité des populations maghrébines. Dans ces conditions, il n'est pas inconsideré de qualifier cette époque comme celle d'une croisade d'Occident, conséquence en même temps de l'échec de celle d'Orient et de la nouvelle poussée turque. L'affaiblissement des Etats maghrébins serait la condition favorable, l'impérialisme commercial serait le moyen — asphyxie des ports maghrébins et monopole du trafic en Méditerranée — d'une politique dont le moteur essentiel aura été la ferveur religieuse. Croisade d'Occident qui atteint son apogée pendant le premier tiers du xvi^e siècle. La réaction maghrébine ne sera donc pas une riposte religieuse à une agression économique, mais bien une anti-croisade — à coup sûr décalée dans le temps — s'opposant à une croisade clairement conçue.

II

Avant que la décadence se généralise dans tout le Maghreb et que l'offensive ibérique prenne toute son ampleur, l'Ifrīqiya connaît pendant trois quarts de siècle une reprise certaine et le Ḥafside fait figure de roi du Maghreb. Après la mort d'Aḥmad II (1393/796), les conditions de la prospérité aghlabide et zīride semblent une nouvelle fois remplies : des émirs énergiques, une paix relative,

l'unité du territoire acquise et un renouveau commercial. Un *modus vivendi* est trouvé avec les Hilāliens, qui reconnaissent à nouveau la prééminence de l'Etat. 'Abd al-'Azīz (Abū Fāris) (1393-1434) soumet les b. Sulaym, qui essayent encore une fois de faire appel aux Marīnīdes, mais ceux-ci ne sont plus capables de jouer ce jeu à une distance lointaine. La reprise commerciale est symbolisée par le fait que la flotte ḥafside, sous la conduite du chef Raḍwān, est à nouveau capable de lancer des expéditions de représailles contre Malte et la Sicile. Les coffres de l'Etat sont à nouveau remplis (les impôts territoriaux rentrent et les droits sur le commerce, intérieur et maritime, augmentent), le Ḥafside peut construire des forteresses et des palais dont il reste des vestiges à Hammāmāt, Rafrāf..., remettre en état les mosquées, les adductions d'eau à Tunis et y bâtir un mārīstān (sorte de maison de soins) renommé. Il peut aussi intervenir à l'ouest : le Zayyānide 'Abd al-Wāhid, d'abord client du Marīnīde, avait pris ses distances vis-à-vis de son protecteur ; il fut rapidement remplacé par Muḥammad II ; le Ḥafside vint conquérir Tlemcen et le remettre sur le trône en 1427/831. Puis il se dirigea sur Fès, où le régent waṭṭāsīde, n'ayant pas encore consolidé sa position, s'empressa de lui reconnaître une suzeraineté toute théorique. Le Ḥafside repartit satisfait, mais rien n'était en fait acquis ; deux ans plus tard, Muḥammad II reprenait Tlemcen et se débarrassait de son rival ; Abū Fāris monte une seconde expédition en 1430/834 et installe sur le trône Ahmad al-'Āqil ; celui-ci ne tarde pas à affirmer son indépendance dès 1433. La politique ḥafside a donc des effets aussi passagers que celle des Mārīnīdes le siècle précédent, mais elle démontre à tout le moins que la paix règne en Ifrīqiya même. De fait, le royaume est réuni : Tripoli reprise en 1398, Tozeur et Gafsa en 1400, Biskra en 1402, Alger en 1410. 'Uthmān, second successeur d'Abū Fāris, conquiert Nafta en 1441 et Tug-gurt en 1449 : jamais les émirs de l'Ifrīqiya n'étaient allés aussi loin au sud depuis les premiers temps de la conquête arabe. Le protectorat ḥafside sur Tlemcen continua, bien qu'il dût être à chaque instant réaffirmé par des démonstrations de force. Pour porter cependant un jugement sur la valeur réelle de cette reprise ḥafside, n'oublions pas que les émirs de Tlemcen, faibles, sans ressources et sans armée autre que des contingents bédouins plus ou moins fidèles, étaient néanmoins capables de tenir tête à leurs homo-

logues de Tunis ; ce redressement est réel par rapport à l'émiettement qui l'avait précédé, il reste toutefois dans le cadre d'une décadence absolue ; c'est cela le fondement d'une certaine « tradition » ; malgré les efforts de princes énergiques, jamais ceux-ci ne retrouvent le niveau de leurs prédécesseurs, qu'ils prennent comme modèles. Avant d'être un fait psychologique, l'attachement au passé est d'abord une donnée de la réalité. Quoi qu'il en soit, à la mort d'Uthmān en 1488/893, l'Ifrīqiya connut un nouveau déclin. Yaḥiā III eut à réprimer des révoltes à Bône, Gabès, Sfax, et aucun de ses successeurs n'arriva à redresser la situation. Le royaume de Tlemcen, enfin libéré des deux tutelles antagonistes qui pendant trois siècles n'avaient cessé de s'imposer à lui, se fragmente lui aussi et la lutte ne s'arrête pas entre princes installés à Oran ou à Ténès et émirs régnant à Tlemcen.

La situation à l'ouest est encore plus sombre. Le dernier sultan marīnīde, 'Abd al-Ḥaqq, avait continué à être sous la coupe des régents waṭṭāsides jusqu'en 1458. Les Portugais n'avaient pas à cette date dépassé Ceuta. Après la chute de Constantinople, le pape lança un nouvel appel à la croisade ; le roi du Portugal, Alphonse V, prépara une armée, mais au lieu de lui faire prendre le chemin de l'est, il lui fit attaquer et prendre al-Qsar en 1458 ; de là, différentes tentatives furent dirigées contre Tanger. Craignant que ces graves échecs ne lui portent tort, le Marīnīde décida d'en faire porter la responsabilité à son tuteur Yaḥiā, qui, contrairement à son père et à son cousin, ses prédécesseurs, qui ne manquaient pas de qualités politiques ou guerrières, était un incapable. 'Abd al-Ḥaqq dressa alors un guet-apens aux Waṭṭāsides et les fit massacrer tous. Un seul d'entre eux, Muḥ. Ash-Shaykh, en réchappa par hasard ; il s'enferma dans Arzila, et de là anima l'opposition au Marīnīde qui, au retour d'une expédition, fut fait prisonnier par la population de Fès et exécuté comme un renégat en 1465. Après une tentative de restauration idrīside qui échoue, Ash-Shaykh conclut une trêve avec les Portugais et entre à Fès en 1471. Mais ceux-ci ne tiennent pas leur engagement, ils occupent Arzila et Tanger, vidées de toute milice, et ce revers scella le destin de la famille waṭṭāsīde qui ne réussit jamais à étendre son pouvoir au-delà du Nord marocain. En réalité, en 1471, l'Etat, tel que l'avaient organisé les Almoravides, avait cessé d'exister.

En cette fin du xv^e siècle, la situation se caractérise par une fragmentation générale des Etats : Tripoli, Bougie, Constantine sont indépendantes de Tunis ; Oran s'oppose à Tlemcen ; Marrakech ne reconnaît pas Fès ; les oasis du sud de Tuggurt à la vallée du Dra' sont sous la coupe des différentes fractions hilāliennes. Le commerce à grand rayon d'action est désarticulé : contrôlé à son point de départ par les royaumes qui se sont reconstitués au Soudan⁹, les pistes caravanières à la merci des chefs hilāliens indépendants, concurrencé à son point d'arrivée, il va être dévié vers les ports de l'Atlantique et vers l'est. Une profonde crise religieuse allait exprimer le mécontentement des populations contre des chefs incapables de les défendre. Les derniers émirs maghrébins ne sont plus les véritables protagonistes de cette histoire éparpillée, remplacés par des conseils locaux dans les villes côtières, par des chefs de tribus héritiers du pouvoir étatique, et enfin par de nouveaux personnages, de plus en plus influents sur l'opinion publique, les chefs des confréries religieuses.

Devant cette situation favorable, l'attaque ibérique remporte très rapidement de grands succès. Deux ans après la chute de Grenade, en 1494, sous l'instigation du pape, l'Espagne et le Portugal se mettent d'accord sur les zones de leurs futures conquêtes. En 1496, Isabelle se rend aux arguments du duc de Medina-Sidonia et l'envoie à Melilla ; les habitants attendent une aide qui ne vient pas, puis quittent la ville, que les Espagnols occupent. Et immédiatement ils regardent vers l'est. C'est le puissant cardinal Ximenes qui organise l'expédition contre Mars al-Kabir (1505) qui capitule au bout de trois jours. Oran, que le Zayyānide Muḥ. V avait fortifiée à la hâte, est livrée par trahison en 1509 ; Bougie est conquise en 1510 contre un prince ḥafside depuis longtemps indépendant. Alger, Dellys, Ténès, autonomes, se soumettent à Pedro Navarro. Tripoli est détruite en 1511, puis remise au roi de Sicile. Voyant tous ces faits et se rendant compte du mécontentement croissant des populations, Muḥ. V va à Burgos en 1512 se reconnaître vassal du roi d'Espagne. Au même moment, les Portugais s'installent sans grands efforts sur la côte

9. La reconstitution de ces royaumes au Soudan occidental (Mali), dont la richesse fut symbolisée par les cadeaux envoyés aux souverains marīnides (souvenir perpétué par la fameuse girafe qui arriva à Fès au temps d'Abū Sālim), doit être sans doute interprétée comme l'indice d'un affaiblissement du Maghreb.

atlantique du Maroc dans des villes autonomes depuis longtemps, et de Fès et de Marrakech, avec lesquelles ils étaient déjà en relations commerciales et même politiques : Safi occupée en 1507/913, Azemmour en 1513. Grâce à la forteresse de Santa Cruz de Aguer (rade d'Agadir), construite dès 1505 et la place de Mazagan, non loin de l'ancien ribât almohade de Tīṭ, occupée en 1513, tout le littoral marocain est désormais à leur merci.

Ainsi Portugais et Espagnols se taillent à peu de frais un empire en terre maghrébine et par là même consolident leur mainmise sur le commerce maritime. L'occupation de toutes ces villes fut aisée, car elles étaient déjà autonomes et ne pouvaient recevoir aucune aide d'un Etat qui en fait n'existait plus. Nouveau pouvoir local parmi d'autres, les chefs ibériques s'introduisirent dans le jeu politique et aggravèrent la désagrégation de la société maghrébine. Dans la région d'Oran, Pedro Navarro passa des accords avec les chefs locaux et par là fortifia leur position contre l'émir de Tlemcen ; de même dans la région du Haouz, les Portugais armèrent Yaḥiā b. Tā' fūft qui guerroya contre l'émir autonome de Marrakech, al-Hintātī.

Cette désintégration générale, qui allait durer jusqu'en 1574 et dont Léon l'Africain nous donne une idée précise, ne fut que le développement d'éléments qui étaient à l'œuvre dès le xiv^e siècle. Mais l'offensive d'Etats en pleine expansion l'aggrava et surtout la perpétua pendant une si longue période que même les essais de redressement allaient en garder des germes de dissolution ; jamais le Maghreb n'en vint réellement à bout.

III

De cette période, le Maghreb a gardé des traits qui l'ont distingué jusqu'à une date très récente. D'abord la fixation de frontières intérieures qui allaient subsister : la lutte longue et indécise entre Marīnides et Zayyānides a laissé sur le terrain une ligne de démarcation sans doute encore mouvante mais à l'intérieur d'une bande territoriale de plus en plus étroite. De même, à l'est, les révoltes continues de Tripoli, Bougie, Bône et Constantine montraient que, dans un état d'affaiblissement endémique, qui exprimait un niveau technique et économique donné, le pouvoir

central ne pouvait tenir que ce qui aujourd'hui constitue la Tunisie du nord. Il y eut certes toujours une entité ifrīqiyyenne, mais il y eut toujours aussi une grande et une petite Ifrīqiya, et c'est sur la base de cette dernière qu'allait se constituer la Tunisie moderne. Ces deux délimitations allaient permettre au Centre maghrébin de s'individualiser par la lente agrégation de ce qui fut le domaine hammādide à celui des Zayyānides.

Tripartisme géographico-politique donc, mais superposé au vieux tripartisme socio-historique que nous retrouvons marqué à chaque époque de crise, cette fois-ci sous la forme d'une séparation de plus en plus nette entre villes, campagnes et montagnes. La chute de Grenade n'eut pas de répercussion au Maghreb tant par elle-même que par ses conséquences irrémédiables : rupture par les rois catholiques des promesses faites aux musulmans, Inquisition, révolte de 1499 et décrets d'expulsion de 1502. Les réfugiés, qui allaient se répartir entre les différentes villes maghrébines, n'allaient pas trouver dans des Etats en pleine décomposition un cadre d'accueil pouvant profiter de leurs nombreuses qualités. Ils allaient développer une industrie marginale et incontrôlable par les autorités centrales ; la faiblesse de celles-ci allait encourager chez eux un sentiment de révolte sinon de mépris, et surtout un esprit d'indépendance. De plus, grâce à leurs capitaux, leur culture, leurs connaissances, ils allaient faire une âpre concurrence aux commerçants et artisans locaux. A tous les points de vue, ils jouèrent le rôle d'une classe moyenne, et leur opposition au pouvoir central prenait souvent l'aspect d'une révolution communale, mais celle-ci n'atteignait jamais son plein épanouissement (l'obtention de chartes de libertés), à cause du caractère exogène de ce groupe social qui le rendait isolé et timide, et plus encore à cause du danger extérieur, car chaque port autonome était une proie facile pour le conquérant ibérique. L'existence même de ce groupe, venu dans des conditions particulières, bloqua une évolution normale qui aurait pu faire naître et prospérer une classe moyenne au sein de la société maghrébine elle-même.

Les plaines agricoles étaient depuis longtemps déjà contrôlées par les chefs mercenaires hilāliens, dont l'autorité n'avait cessé de se consolider ; mais depuis longtemps aussi la guerre n'était plus leur métier, leur lien avec l'autorité s'était relâché, et surtout l'agriculture elle-même